

**SÉQUENCE 1^{RE}**

Une Partie de campagne, de Maupassant à Renoir

Groupement de textes complémentaires pour la séance 9**1. Groupement de textes complémentaires n°1 : Parties de campagne dans des romans et nouvelles réalistes et naturalistes du XIX^e siècle**

Texte 1 : Émile Zola, *Thérèse Raquin* (1867), extrait du chapitre XI

Ce roman fondateur du naturalisme relate une liaison adultère et criminelle. Thérèse, orpheline, a été contrainte d'épouser son cousin Camille, de santé fragile. Pour échapper à un quotidien étouffant, Thérèse devient la maîtresse de Laurent, un ami de Camille. Un dimanche, lors d'une partie de campagne à Saint-Ouen, les deux amants décident d'assassiner le mari.

Les trois promeneurs revinrent au bord de l'eau et cherchèrent un restaurant. Ils s'attablèrent sur une sorte de terrasse en planches, dans une gargote puant la graisse et le vin. La maison était pleine de cris, de chansons, de bruits de vaisselle ; dans chaque cabinet, dans chaque salon, il y avait des sociétés qui parlaient haut, et les minces cloisons donnaient une sonorité vibrante à tout ce tapage. Les garçons en montant faisaient trembler l'escalier.

En haut, sur la terrasse, les souffles de la rivière chassaient les odeurs de gaillon. Thérèse, appuyée contre la balustrade, regardait sur le quai. À droite et à gauche, s'étendaient deux files de guinguettes et de baraques de foire ; sous les tonnelles, entre les feuilles rares et jaunes, on apercevait la blancheur des nappes, les taches noires des paletots, les jupes éclatantes des femmes ; les gens allaient et venaient, nu-tête, courant et riant ; et, au bruit criard de la foule, se mêlaient les chansons lamentables des orgues de Barbarie. Une odeur de friture et de poussière traînait dans l'air calme.

Au-dessous de Thérèse, des filles du quartier Latin, sur un tapis de gazon usé, tournaient, en chantant une ronde enfantine. Le chapeau tombé sur les épaules, les cheveux dénoués, elles se tenaient par la main, jouant comme des petites filles. Elles retrouvaient un filet de voix fraîche, et leurs visages pâles, que des caresses brutales avaient martelés, se coloraient tendrement de rougeurs de vierges. Dans leurs grands yeux impurs, passaient des humidités attendries. Des étudiants, fumant des pipes de terre blanche, les regardaient tourner en leur jetant des plaisanteries grasses.

Et, au-delà, sur la Seine, sur les coteaux, descendait la sérénité du soir, un air bleuâtre et vague qui noyait les arbres dans une vapeur transparente.



– Eh bien ! cria Laurent en se penchant sur la rampe de l’escalier, garçon, et ce dîner ? »

Puis, comme se ravisant :

– Dis donc, Camille, ajouta-t-il, si nous allions faire une promenade sur l’eau, avant de nous mettre à table ?... On aurait le temps de faire rôtir notre poulet. Nous allons nous ennuyer pendant une heure à attendre.

– Comme tu voudras, répondit nonchalamment Camille... Mais Thérèse a faim.

– Non, non, je puis attendre, se hâta de dire la jeune femme ; que Laurent regardait avec des yeux fixes.

Ils redescendirent tous trois. En passant devant le comptoir, ils retinrent une table, ils arrêtrèrent un menu, disant qu’ils seraient de retour dans une heure. Comme le cabaretier louait des canots, ils le prièrent de venir en détacher un. Laurent choisit une mince barque, dont la légèreté effraya Camille.

– Diable, dit-il, il ne va pas falloir remuer là-dedans. On ferait un fameux plongeon.

La vérité était que le commis avait une peur horrible de l’eau. À Vernon, son état maladif ne lui permettait pas, lorsqu’il était enfant, d’aller barboter dans la Seine ; tandis que ses camarades d’école couraient se jeter en pleine rivière, il se couchait entre deux couvertures chaudes. Laurent était devenu un nageur intrépide, un rameur infatigable ; Camille avait gardé cette épouvante que les enfants et les femmes ont des eaux profondes. Il tâta du pied le bout du canot, comme pour s’assurer de sa solidité.

– Allons, entre donc, lui cria Laurent en riant... Tu trembles toujours.

Camille enjamba le bord et alla, en chancelant, s’asseoir à l’arrière. Quand il sentit les planches sous lui, il prit ses aises, il plaisanta, pour faire acte de courage.

Thérèse était demeurée sur la rive, grave et immobile, à côté de son amant qui tenait l’amarre. Il se baissa, et, rapidement, à voix basse :

– Prends garde, murmura-t-il, je vais le jeter à l’eau... Obéis-moi... Je réponds de tout.

Texte 2 : Guy de Maupassant, « La Femme de Paul », nouvelle extraite du recueil *La Maison Tellier* (1881)

Le narrateur décrit La Grenouillère, café-bal flottant amarré dans l’île de Croissy, près de Paris, qui fut un des lieux favoris des canotiers et amateurs de plaisirs dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.



Aux abords de la Grenouillère, une foule de promeneurs circulait sous les arbres géants qui font de ce coin de l'île le plus délicieux parc du monde. Des femmes, des filles aux cheveux jaunes, aux seins démesurément rebondis, à la croupe exagérée, au teint plâtré de fard, aux yeux charbonnés, aux lèvres sanguinolentes, lacées, sanglées en des robes extravagantes, traînaient sur les frais gazons le mauvais goût criard de leurs toilettes ; tandis qu'à côté d'elles des jeunes gens posaient en leurs accoutrements de gravures de modes, avec des gants clairs, des bottes vernies, des badines grosses comme un fil et des monocles ponctuant la niaiserie de leur sourire.

L'île est étranglée juste à la Grenouillère, et sur l'autre bord, où un bac aussi fonctionne amenant sans cesse les gens de Croissy, le bras rapide, plein de tourbillons, de remous, d'écume, roule avec des allures de torrent. Un détachement de pontonniers, en uniforme d'artilleurs, est campé sur cette berge, et les soldats, assis en ligne sur une longue poutre, regardaient couler l'eau.

Dans l'établissement flottant, c'était une cohue furieuse et hurlante. Les tables de bois, où les consommations répandues faisaient de minces ruisseaux poisseux, étaient couvertes de verres à moitié vides et entourées de gens à moitié pris. Toute cette foule criait, chantait, braillait. Les hommes, le chapeau en arrière, la face rougie, avec des yeux luisants d'ivrognes, s'agitaient en vociférant par un besoin de tapage naturel aux brutes. Les femmes, cherchant une proie pour le soir, se faisaient payer à boire en attendant ; et, dans l'espace libre entre les tables, dominait le public ordinaire du lieu, un bataillon de canotiers chahuteurs avec leurs compagnes en courte jupe de flanelle.

Un d'eux se démenait au piano et semblait jouer des pieds et des mains ; quatre couples bondissaient un quadrille ; et des jeunes gens les regardaient, élégants, corrects, qui auraient semblé comme il faut si la tare, malgré tout, n'eût apparue.

Car on sent là, à pleines narines, toute l'écume du monde, toute la crapulerie distinguée, toute la moisissure de la société parisienne : mélange de calicots, de cabotins, d'infimes journalistes, de gentilshommes en curatelle, de boursicotiers véreux, de noceurs tarés, de vieux viveurs pourris ; cohue interlope de tous les êtres suspects, à moitié connus, à moitié perdus, à moitié salués, à moitié déshonorés, filous, fripons, procureurs de femmes, chevaliers d'industrie à l'allure digne, à l'air matamore qui semble dire : « Le premier qui me traite de gremlin, je le crève. »

Ce lieu sue la bêtise, pue la canaillerie et la galanterie de bazar. Mâles et femelles s'y valent. Il y flotte une odeur d'amour, et l'on s'y bat pour un oui ou pour un non, afin de soutenir des réputations vermoulues que les coups d'épée et les balles de pistolet ne font que crever davantage.

**Texte 3** : Henri Céard, *Une belle journée* (1881)

Ami de Zola et fidèle des « Soirées de Médan », Henri Céard publie son roman Une belle journée en avril 1881, au moment même où la nouvelle de Maupassant, « Une partie de campagne » paraît dans la revue La Vie moderne. La « belle journée » en question est rêvée plutôt que vécue par Mme Duhamain, respectable épouse d'un architecte, qui se remémore la tentation qu'elle eut, un jour, d'échapper à la monotonie de sa vie conjugale. Lors d'un bal au « Salon des familles », elle danse avec M.Trudon, marchand de vins célibataire, à qui elle donne rendez-vous le dimanche suivant à onze heures au pont de Bercy. Leur projet d'aller déjeuner sur l'herbe, à la campagne, se trouve contrecarré par le temps jugé trop frais : confinés trois heures durant dans un cabinet particulier de restaurant, M. Trudon et Mme Duhamain n'auront finalement échangé qu'un profond ennui et des propos banals.

Après de Trudon, Mme Duhamain marchait, machinalement, comme dans un rêve.

Une belle journée, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux. De tous côtés, sur leurs têtes, le ciel se déployait, bleu indéfiniment. Seuls, au-dessus des toitures de la gare d'Orléans, dont les vitres criblées de soleil étincelaient en l'air comme les flots d'argent d'un fleuve féérique, de légers nuages, un peu jaunâtres sur les bords, voltigeaient, pareils à des flocons de laine sale.

Mais elle ne s'en inquiéta pas, et les brides de son chapeau claquant sous un vent tiède, elle répéta :

Une belle journée !

Comme il ferait bon se promener !

Et tous les deux étaient d'accord sur le charme qu'il y aurait à errer dans les bois où la verdure naissante se trouerait çà et là d'étoiles de soleil. Ils s'exaltaient à l'idée d'entendre sous leurs pas craquer les feuilles sèches, se promettaient de chercher des violettes, d'en rapporter un gros bouquet. Bras dessus, bras dessous, au hasard, jusqu'au soir, à l'heure du dernier train, ils courraient dans les chemins perdus, sentant à travers leurs chaussures la fraîcheur molle de l'herbe, tandis que, autour d'eux, dans les taillis remués des chevreuils bondiraient, et que, mêlé aux cloches des lointains angélus, le son du cor retentirait, mélancolique.

Ou bien encore, en bateau, ils descendraient doucement une petite rivière pleine au fond d'un fouillis remuant de grandes herbes noyées, couvertes à la surface d'une floraison de nénuphars blancs et jaunes. Il se rêvait à l'avant, les rames aux mains, tournant



de temps en temps la tête pour voir les obstacles et les éviter. Elle, sous son ombrelle, assise en face de lui, à l'arrière, trempait sa main dans les rides fuyantes de l'eau, mouillait la dentelle de ses manches en essayant d'attraper une ablette au passage. Et longtemps, longtemps, usant avec délices les heures de la tiède journée, ils allaient ainsi, au fil du courant, le visage fouetté par l'aile du tulle bleu d'une demoiselle, écoutant sans rien dire le bruit d'un rat brusquement refourré dans son trou, le plongeon épeuré d'une grenouille, le friselis continu du vent dans les hauts peupliers debout, côte à côte, sur le rivage. Et, à chaque coude de la rivière, entre chaque échappée de branches, ils avaient la surprise d'une nouvelle perspective, l'enchantement d'un nouvel horizon.

Comme ce serait gentil !

Et ils se répétaient :

Quelle belle journée ! pensant moins à la journée présente, qu'à celle-là, moins précise, qu'ils rêvaient.

2. Groupement de textes complémentaires n°2 : L'amour entre les lignes, ou l'art de la suggestion érotique

Texte 1 : Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* (1781), première partie, lettre 48

Le vicomte de Valmont, l'un des héros libertins de ce roman épistolaire, cherche à séduire la dévote et vertueuse Mme de Tourvel. Alors qu'il passe la nuit avec Émilie, une courtisane, Valmont écrit une lettre d'amour à Mme de Tourvel, en utilisant comme pupitre le dos d'Émilie.

Lettre XLVIII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel

(Timbrée de Paris.)

C'est après une nuit orageuse, et pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil ; c'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon âme, que je viens chercher auprès de vous, Madame, un calme dont j'ai besoin, et dont pourtant je n'espère pas jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant me fait connaître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette Lettre, sans être obligé de l'interrompre.

© NRP lycée, n°48, janvier 2012



Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connaissiez bien, vous n'y seriez pas entièrement insensible. Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'âme, image de la mort, ne mènent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ; et malgré les tourments que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte que, dans ce moment, je suis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs désolantes, elles ne m'empêchent point de m'abandonner entièrement à l'amour et d'oublier, dans le délire qu'il me cause, le désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce et cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est brûlant de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrais peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, et qui devient plus forte que moi.

Je reviens à vous, Madame, et sans doute j'y reviens toujours avec le même empressement. Cependant le sentiment du bonheur a fui de moi ; il a fait place à celui des privations cruelles. À quoi me sert-il de vous parler de mes sentiments, si je cherche en vain les moyens de vous en convaincre ? Après tant d'efforts réitérés, la confiance et la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaisirs de l'amour, c'est pour sentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de ressource que dans votre indulgence, et je sens trop, dans ce moment, combien j'en ai besoin pour espérer de l'obtenir. Cependant, jamais mon amour ne fut plus respectueux, jamais il ne dut moins vous offenser ; il est tel, j'ose le dire, que la vertu la plus sévère ne devrait pas le craindre : mais je crains moi-même de vous entretenir plus longtemps de la peine que j'éprouve. Assuré que l'objet qui la cause ne la partage pas, il ne faut pas au moins abuser de ses bontés ; et ce serait le faire, que d'employer plus de temps à vous retracer cette douloureuse image. Je ne prends plus que celui de vous supplier de me répondre, et de ne jamais douter de la vérité de mes sentiments.

Écrite de P..., datée de Paris, ce 30 août 17**



Texte 2 : Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (1857), Troisième partie, chap. I.

Déçue par son mari qui ne comble pas ses désirs d'une vie romanesque, Emma Bovary tente de compenser son insatisfaction par des liaisons adultères. Après une rupture avec Rodolphe, son premier amant, Emma retrouve à Rouen un jeune clerc de notaire, Léon, pour qui elle avait auparavant éprouvé de l'attirance. Après une visite de la cathédrale, Léon fait venir un fiacre.

– Où Monsieur va-t-il ? demanda le cocher.

– Où vous voudrez ! dit Léon poussant Emma dans la voiture.

Et la lourde machine se mit en route.

Elle descendit la rue Grand-Pont, traversa la place des Arts, le quai Napoléon, le pont Neuf et s'arrêta court devant la statue de Pierre Corneille.

– Continuez ! fit une voix qui sortait de l'intérieur. La voiture repartit, et, se laissant, dès le carrefour La Fayette, emporter par la descente, elle entra au grand galop dans la gare du chemin de fer.

– Non, tout droit ! cria la même voix.

Le fiacre sortit des grilles, et bientôt, arrivé sur le cours, trotta doucement, au milieu des grands ormes. Le cocher s'essuya le front, mit son chapeau de cuir entre ses jambes et poussa la voiture en dehors des contre-allées, au bord de l'eau, près du gazon.

Elle alla le long de la rivière, sur le chemin de halage pavé de cailloux secs, et, longtemps, du côté d'Oyssel, au-delà des îles.

Mais tout à coup, elle s'élança d'un bond à travers Quatremares, Sotteville, la Grande-Chaussée, la rue d'Elbeuf, et fit sa troisième halte devant le jardin des plantes.

– Marchez donc ! s'écria la voix plus furieusement.

Et aussitôt, reprenant sa course, elle passa par Saint-Sever, par le quai des Curandiers, par le quai aux Meules, encore une fois par le pont, par la place du Champ-de-Mars et derrière les jardins de l'hôpital, où des vieillards en veste noire se promènent au soleil, le long d'une terrasse toute verdie par des lierres. Elle remonta le boulevard Bouvreuil, parcourut le boulevard Cauchoise, puis tout le Mont-Riboudet jusqu'à la côte de Deville.

Elle revint ; et alors, sans parti pris ni direction, au hasard, elle vagabonda. On la vit à Saint-Pol, à Lescure, au mont Gargan, à la Rouge-Mare, et place du Gaillardbois ; rue Maladrerie, rue Dinanderie, devant Saint-Romain, Saint-Vivien, Saint-Maclou, Saint-Nicaise, – devant la



Douane, – à la basse Vieille-Tour, aux Trois-Pipes et au Cimetière Monumental. De temps à autre, le cocher, sur son siège, jetait aux cabarets des regards désespérés. Il ne comprenait pas quelle fureur de la locomotion poussait ces individus à ne vouloir point s'arrêter. Il essayait quelquefois, et aussitôt il entendait derrière lui partir des exclamations de colère. Alors il cinglait de plus belle ses deux rosses tout en sueur, mais sans prendre garde aux cahots, accrochant par-ci par-là, ne s'en souciant, démoralisé, et presque pleurant de soif, de fatigue et de tristesse.

Et sur le port, au milieu des camions et des barriques, et dans les rues, au coin des bornes, les bourgeois ouvraient de grands yeux ébahis devant cette chose si extraordinaire en province, une voiture à stores tendus, et qui apparaissait ainsi continuellement, plus close qu'un tombeau et ballottée comme un navire.

Une fois, au milieu du jour, en pleine campagne, au moment où le soleil dardait le plus fort contre les vieilles lanternes argentées, une main nue passa sous les petits rideaux de toile jaune et jeta des déchirures de papier¹, qui se dispersèrent au vent et s'abattirent plus loin, comme des papillons blancs, sur un champ de trèfles rouges tout en fleur.

Puis, vers six heures, la voiture s'arrêta dans une ruelle du quartier Beauvoisine, et une femme en descendit qui marchait le voile baissé, sans détourner la tête.

Note :

1. « ... déchirures de papier » : il s'agit d'une lettre qu'Emma prévoyait de remettre à Léon pour lui exprimer sa volonté de renoncer à leur rendez-vous.

Texte 3 : Guy de Maupassant, « Le gâteau », nouvelle publiée dans *Gil Blas* le 19 janvier 1882, sous le pseudonyme de Maufriqueuse.

La belle Madame Anserre est présentée comme « l'une de ces comètes parisiennes qui laissent comme une traînée de feu derrière elles ». Son mari, jouant le « rôle de satellite obscur » a pour sujet de conversation favori l'agriculture. Lors de réceptions mondaines dans leur demeure, les deux époux reçoivent chacun leurs invités dans des salons séparés, servant un thé et une brioche dont la découpe obéit à un rituel codé.

Or, cette brioche fut bientôt, pour l'Académie, un sujet d'observations des plus curieuses. Mme Anserre ne la découpait jamais elle-même. Ce rôle revenait toujours à l'un ou à l'autre des illustres invités. Cette fonction particulière, spécialement honorable et recherchée, durait plus ou moins longtemps pour chacun : tantôt trois mois, rarement plus ; et l'on



remarqua que le privilège de « découper la brioche » semblait entraîner avec lui une foule d'autres supériorités, une sorte de royauté ou plutôt de vice-royauté très accentuée.

Le découpeur régnaient avait le verbe plus haut, un ton de commandement marqué ; et toutes les faveurs de la maîtresse de maison étaient pour lui, toutes.

On appelait ces heureux dans l'intimité, à mi-voix, derrière les portes, les « favoris de la brioche », et chaque changement de favori amenait dans l'Académie une sorte de révolution. Le couteau était un sceptre, la pâtisserie un emblème ; on félicitait les élus. Les laboureurs¹ jamais ne découpaient la brioche. Monsieur lui-même était toujours exclu, bien qu'il en mangeât sa part.

La brioche fut successivement taillée par des poètes, par des peintres et des romanciers. Un grand musicien mesura les portions pendant quelque temps, un ambassadeur lui succéda. Quelquefois, un homme moins connu, mais élégant et recherché, un de ceux qu'on appelle, suivant les époques, vrai gentleman, ou parfait cavalier, ou dandy, ou autrement, s'assit à son tour devant le gâteau symbolique. Chacun d'eux, pendant son règne éphémère, témoignait à l'époux une considération plus grande ; puis quand l'heure de sa chute était venue, il passait à un autre le couteau et se mêlait de nouveau dans la foule des suivants et admirateurs de la « belle Mme Anserre ».

Cet état de choses dura longtemps, longtemps ; mais les comètes ne brillent pas toujours du même éclat. Tout vieillit par le monde. On eût dit, peu à peu, que l'empressement des découpeurs s'affaiblissait ; ils semblaient hésiter parfois, quand on leur tendait le plat ; cette charge jadis tant enviée devenait moins sollicitée ; on la conservait moins longtemps ; on en paraissait moins fier. Mme Anserre prodiguait les sourires et les amabilités ; hélas ! on ne coupait plus volontiers. Les nouveaux venus semblaient s'y refuser. Les « anciens favoris » reparurent un à un comme des princes détrônés qu'on replace un instant au pouvoir. Puis, les élus devinrent rares, tout à fait rares. Pendant un mois, ô prodige, M. Anserre ouvrit le gâteau ; puis il eut l'air de s'en lasser ; et l'on vit un soir Mme Anserre, la belle Mme Anserre, découper elle-même.

Mais cela paraissait l'ennuyer beaucoup ; et le lendemain, elle insista si fort auprès d'un invité qu'il n'osa point refuser.

Le symbole était trop connu cependant ; on se regardait en dessous avec des mines effarées, anxieuses. Couper la brioche n'était rien, mais les privilèges auxquels cette faveur avait toujours donné droit épouvantaient maintenant ; aussi, dès que paraissait le plateau, les académiciens passaient pêle-mêle dans le salon de l'Agriculture comme pour se mettre à l'abri derrière l'époux qui souriait sans cesse. Et quand Mme Anserre, anxieuse, se montrait sur la porte avec la brioche d'une main et le couteau de l'autre, tous semblaient se ranger autour de son mari comme pour lui demander protection.

Note :

1. « les laboureurs » : il s'agit des invités de M. Anserre, férus comme lui d'agriculture.